

La Montagne 18 juin 2005

PUY-DE-DOME

MUSIQUES DÉMESURÉES ■ Travailler, douter, aller jusqu'au bout, credo de Florentine Mulsant, compositrice

C'est une femme qui a écrit ça ?

N'est pas la petite-nièce du grand Jules Verne qui veut. Une filiation se mérite plus qu'on en hérite. Florentine Mulsant ne la revendique l'ailleurs pas. Elle l'assume.

ROLAND DUCLOS

Elle l'assume au point d'avouer, avoir très tôt « mal tourné ». Le jour où elle voit arriver un piano au domicile familial. « Je ne l'ai plus quitté. » Au grand dam de ses parents. La faute au Concerto à la mémoire d'un ange », de Berg par Menuhin Boulez. Un choc. Plus tard il aura « Tristan ». Elle joue instinct et mémorise ses improvisations. Ses parents lui fusent des cours d'instrument ? Elle apprend seule et vente son propre système d'écriture. Elle n'a pas dix ans, le sixième opus achevé, sa mère lève le veto.

« Je mettais les bébés à la bonne place. Je possédais déjà une vraie écriture rythmique. Je prend conscience que même sans technique, on peut déjà s'exprimer d'une manière

très précise. » Mlle Mulsant a du tempérament : « C'était l'écriture ou rien. Ma vie ne serait pas autre chose. J'avais ça dans le sang. » Mais à onze ans, il est déjà presque trop tard pour envisager une carrière ? Qu'à cela ne tienne, notre passionnée rattrape le temps perdu. Et seule à Paris sa famille à l'étranger : « Tu veux faire de la musique ? Très bien, on t'en donne les moyens, mais si ça ne marche pas, tu nous rejoins. » Elle avait 13 ans. « J'étais face à ce que je voulais faire : j'ai réussi. »

Dotée très jeune d'un caractère « vigoureux », reconnaît-elle sur un sourire éloquent, elle n'a qu'un but : « Faire de la musique, apprendre, jouer, partager. » Mais douze ans au Conservatoire de Paris, « ça peut tatouer, il faut sauvegar-



FLORENTINE MULSANT. « On a besoin des autres pour être entendu. » (Photo Franck Boileau)

der sa propre poésie, toujours avoir un peu de Prévert au fond d'une poche. J'ai eu tellement peur de perdre mon identité que je préservais tou-

jours une pièce que je ne montrais jamais au prof. Elle était mon refuge, ma cigarette interdite. Si l'on n'arrose pas son jardin secret, on s'étiole, on passe au lampion. » Avant l'asphyxie, notre Philéas Fogg court s'oxygéner aux États-Unis. « Un vrai sas de décompression. C'est un pays qui souffre de ne pas avoir de passé alors que nous en sommes peut-être trop riches. » Echanger ? Une philosophie, une éthique qu'elle pratique assidûment. « J'aime trop la complicité avec les musiciens. Je ne suis rien sans eux. On a besoin des autres pour être entendu. Je ne donne jamais une pièce complètement achevée. » L'écriture passe par les instrumentistes. Et vivre un relationnel harmonieux dans un milieu qu'elle se refuse à qualifier de machiste ne lui a jamais posé d'angoisses existentielles... Sourire éloquent : « C'est un milieu d'hommes qui aiment les femmes, mais c'est un milieu d'hommes. » « Tiens, c'est une femme qui a écrit ça ? », lui fait l'effet de la pluie sur les plumes d'un canard.

Le poids d'un passé où les références sont quasi exclusivement masculines ne l'affecte pas davantage. Il lui a suffi de trouver son langage. Affirmer sa personnalité, elle s'en est suffisamment occupée en se choisissant une seconde famille : l'Ecole Française. « Je ne peux la renier, la musique que j'écris sonne ainsi : mes maîtres ont pour noms Messiaen et Dutilleul. Ma clef, Stravinsky. Et Bach si l'on remonte aux sources. Sans oublier Ravel, bien sûr ! » Comme il faut un ennemi, et qu'elle ne fait les choses à moitié, ce sera le dodécaphonisme, pur et dur, qui a fermé ses portes à l'inspiration de tant de créateurs. « Trop jeune, j'ai échappé à la stérilisation de l'école post-boulienne qui a fait beaucoup de mal. Quand on songe que le langage vient tout seul ! Bien sûr à force de travail, en prenant mes marques, en me remettant en question, en écoutant les autres. » Le « vilain petit canard » a fait ses preuves. L'imaginaire d'un certain grand-oncle est toujours vivant, avec le souvenir d'un grand-père maternel ami de Ravel et Francis James... « Le bonheur, c'est d'aller jusqu'au bout, d'être joué, et toujours douter. » ■